

## IL FAUT TENIR SON RANG



*Bidou.* — Loulou t'a donc planté-là, Pitouche ?

*Pitouche.* — Oui. Son papa lui donne cinq cents par semaine, et le mien ne m'en donne que trois.



## SI TU VOULAIS

(Pour le SAMEDI)

*A mon amie.*

Si tu voulais, ma bien-aimée,  
Comblar mes desirs et mes vœux,  
Sous la verdoyante ramée,  
Seuls, le soir, nous irions tous doux,  
Là, loin de la foule mondaine,  
Écoutant parler notre cœur  
Tout embaumé de marjolaine,  
Nous goûterions le vrai bonheur.

Si tu voulais, ô mignonnette,  
Dès cette heure me rendre heureux,  
Puisque la nature est en fête,  
Nous dirions un refrain joyeux :  
Le premier mot serait : "je t'aime",  
"Je t'aime" aussitôt le suivrait ;  
Tous les autres seraient de même,  
Et puis il recommencerait.

Si tu voulais, ô douce amie,  
Dans mon cœur attiser le feu,  
Bientôt, pour toute notre vie,  
A l'autel nous ferions un nœud,  
Dans une retraite lointaine,  
Sans soucis pour le lendemain,  
Je te proclamerais ma reine,  
Notre bonheur serait certain

Montréal, 11 Oct. 1898.

J. E. GAUTHIER

## LE GENDRE

Sur le sommet de la colline, des sapins au feuillage sombre. A mi-côte, au milieu de plants de poiriers et de pommiers, des maisons basses, des granges, des toits à porcs, des étables, des meules de paille.

Dans une dépression de terrain, une grande mare où les oies et les canards barbotent toute l'année ; un peu plus loin, les eaux vives d'un ruisseau bordé de saules où les merles, au printemps, chantent soir et matin leurs amours.

Quand le ciel est sombre, que sur les arbres dépouillés de leurs feuilles les corbeaux, ces noirs messagers de l'hiver, se réunissent en troupes nombreuses, ce hameau, avec ses terres nues, ses murailles rouillées par les pluies, a un aspect lamentable.

Mais, quand vient avril, dans les fentes des vieux murs les ravenelles fleurissent ; les litas des haies embaument les coteaux abrupts où le soc de la charrue ne peut pénétrer et forment un tapis merveilleux avec les fleurs des gonets d'un jaune d'or ; les morisiers, les poiriers et les pommiers dressent dans le ciel bleu leurs puissantes ramures couvertes de fleurs roses ou blanches, les chemins creux ont des dômes charmants de verdure où gazonillent les pinsons et les fauvettes.

Philippe Radouin, au bas du village du Margat, habitait une maison basse couverte en paille avec des murs en torchis.

C'était un homme de cinquante ans, de taille ordinaire, un peu maigre comme tous les travailleurs. Apre au gain, il cultivait, avec une ardeur infatigable, sa petite terre, dont les récoltes excitaient l'envie de ses voisins. Cependant, on ne l'aimait pas parce que c'était un homme taciturne, violent, très dur vis-à-vis des siens et des étrangers, et d'une avarice sordide.

Les porteurs de besace ne venaient jamais lui demander un morceau de pain ou un gîte dans le gronier à foin.

Il avait fait un mariage assez riche, sa femme étant fille unique ; sa belle-mère, qui était veuve depuis longtemps, possédait des valeurs, une terre louée huit cents francs et, dans le village du Margat, un vaste jardin et une belle maison en pierres qu'elle occupait.

Elle morte, le gendre aurait quitté sa mesure pour venir l'habiter. Avec son argent et ses rentes, il eût acheté des champs à sa convenance.

Mais la vieille, quoique sa bronchite eût mit plusieurs fois ses jours en danger, avait pu atteindre l'âge de quatre-vingts ans.

Malgré ses infirmités, elle aimait la vie.

Avant d'entrer dans le paradis chrétien, tant vanté par les orateurs sacrés, elle eût voulu voir encore de nombreux printemps !

Cette longévité mettait de mauvaise humeur son gendre. Sa femme

aussi trouvait que sa mère était ridicule de se faire tirer l'oreille pour faire le saut dans l'éternité.

A table, quand on parlait des morts de la contrée, Philippe Radouin disait :

"Tout le monde meurt ! seule ta mère ne veut pas faire de place aux jeunes !"

"Probablement une vieille sorcière lui aura communiqué un secret qui la rendra immortelle."

Il ne craignait pas de tenir ces vilains propos devant ses deux enfants, dont l'aîné avait déjà quatorze ans.

Quand ceux-ci allaient voir leur grand-mère, au lieu de la plaindre, de lui dire ces douces paroles qui, dans la bouche des enfants, consolent les grands-parents, ils riaient et se moquaient d'elle.

Alors, l'aïeule en cheveux blancs pleurait.

Dans sa longue existence, que de souffrances physiques et morales imméritées ! Sur la terre, sa part de bonheur avait été bien petite ! Malgré cela, le censeur le plus sévère n'eût pu lui reprocher la plus petite défaillance.

Sa fille, elle l'avait toujours comblée de prévenances et entourée d'une affection sans bornes. En récompense de ces nuits blanches passées près de son berceau quand elle était malade, de ces privations qu'elle s'était imposées pour lui procurer du bien-être, sur la fin de sa vie elle ne demandait qu'un peu de cet amour qu'elle lui avait donné sans marchander.

Elle, la pauvre octogénaire, à laquelle l'existence ne réservait plus une seule joie, elle qui, pour oublier ses infirmités, avait besoin de paroles affectueuses, de fronts gais et souriants, était entourée de gens dont elle devinait les désirs criminels dans leurs regards froids et durs. Et ces indifférents étaient des êtres nés d'elle, ayant dans les veines son sang !!!

Un soir de juin, Philippe Radouin travaillait dans un de ses champs.

La journée avait été magnifique. Le soleil, qui semblait quitter à regret la terre prée de ses richesses, comme une boule de feu disparaissait derrière les grands bois de la Verrière qu'il emplissait de ses lueurs.

En face, sur la côte, le petit clocher de Sarville, avec son groupe de

## UN PRODIGE



*Jules.* — Je viens justement de recevoir, de mon avocat, une note m'apprenant ce qui me revient de la succession de mon oncle Laripète et je dois répondre.

*Arthur.* — Et que vas-tu lui dire, à ton avocat ?

*Jules.* — Oh ! tout simplement de garder la menue monnaie.